

tes-en ce que vous voudrez. Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné; donne encore ta main, qu'on la cloue; tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats; revenez cent fois à la charge; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; insultez à sa misère jusque sur la croix; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat: *Tradebat autem*; il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Eh bien! chrétiens, avez-vous bien considéré cette peinture épouvantable? cet amas terrible de maux inouis, que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, suffit-il pas pour vous émouvoir? Quoi, je vois encore vos yeux secs! quoi, je n'entends point encore de sanglots! Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie? faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages; un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence? faut-il que je vous dépeigne notre criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête toute la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps? Mais le jour nous aurait quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable: abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà, cet homme de douleurs: *Ecce homo, ecce homo*¹: «Voilà l'homme.» Et qui est-ce? un homme ou un ver de terre? est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée? On vous le dit; c'est un homme: *Ecce homo*: «Voilà l'homme.» Le voilà, l'homme de douleurs; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus! qui vous pourrait reconnaître? «Nous

¹ *Joan.* XIX, 5.

«Pavons vu, dit le prophète, et il n'était plus reconnaissable:» bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme, et «nous l'avons cherché même en sa présence:» *et desideravimus eum*¹. Est-ce lui, est-ce lui? est-ce là cet homme qui nous est promis, «cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté:» *Super virum dexteræ tuæ, et super Filium hominis quem confirmasti tibi*²? C'est lui, n'en doutez pas: voilà l'homme, voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités: il nous fallait un homme défiguré, pour réformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée: il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres: *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*: «Il a été blessé pour nos péchés, «il a été froissé pour nos crimes; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies:» *et livore ejus sanati sumus*³.

O plaies, que je vous adore! flétrissures sacrées, que je vous baise! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré! ô sang précieux, que je vous recueille! Terre, terre, ne bois pas ce sang: *Terra, ne operias sanguinem meum*⁴: «Terre, «ne couvre pas mon sang,» disait Job: mais qu'importe du sang de Job? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus: ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. J'entends les Juifs qui crient: «Son sang soit sur nous et sur nos enfants⁵!» Il y sera, race maudite; tu ne seras que trop exaucée, ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur se lassant enfin de ses vengeances, se souviendra à la fin des siècles de tes misérables restes. Oh! que le sang de Jésus ne soit point sur nous de cette sorte, qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement; qu'il soit sur nous pour notre salut; que je me lave de ce sang; que je sois tout couvert de ce sang; que le vermeil de ce beau sang empêche mes crimes de paraître devant la justice divine.

Il n'est pas temps encore de se plonger dans ce bain salutaire; il faut que le sang du divin Jésus coule pour cela à plus gros bouillons. Allons à la croix, chrétiens, c'est là où nous pourrions nous plonger dans un déluge du sang de Jésus; c'est là que tous les ruisseaux sont lâchés, et se débordent si violemment, qu'ils laissent enfin la source tarie. Allons donc à la croix, mes frères,

¹ *Is.* LIII, 2.

² *Ps.* LXXIX, 18.

³ *Is.* LIII, 5.

⁴ *Job.* XVI, 19.

⁵ *Matth.* XXVII, 25.

on y va bientôt attacher le divin Jésus, et on l'a déjà chargée sur ses épaules. C'est en ce lieu, chrétiens, que je ne puis vous dissimuler que je sens mon âme attendrie, quand je vois mon divin Sauveur porter lui-même sur ses épaules l'infâme instrument de son supplice. Ce qui me touche le plus vivement, c'est que de toutes les circonstances que nous avons vues, il n'y en a, ce me semble, aucune où il paraisse plus en pécheur. Être attaché à la croix, c'est souffrir le supplice des malfaiteurs; mais porter soi-même sa croix, c'est confesser publiquement que l'on en est digne: il faut avoir bien mérité la mort, pour être contraint d'en porter soi-même au gibet le malheureux instrument; tellement que cette infamie, que l'on ajoutait au supplice des criminels, c'était une espèce d'amende honorable, et comme un aveu public de leur crime.

O Jésus, innocent Jésus, faut-il que vous confessiez que vous avez mérité ce dernier supplice? Il le faut, il le faut, mes frères. Les hommes lui imputent des crimes qu'il n'a pas commis; mais Dieu a mis sur lui nos iniquités, et voilà qu'il en va faire amende honorable à la face du ciel et de la terre. Aussitôt qu'il voit cette croix, où il devait bientôt être attaché: O mon Père, dit-il, elle m'est bien due, non à cause des crimes que les Juifs m'imposent, mais à cause de ceux dont vous me chargez. Viens, ô croix, viens que je t'embrasse: il est juste que je te porte, puisque je t'ai si bien méritée. Il la charge sur ses épaules, dans ce sentiment; il ramasse toutes ses forces pour la traîner jusqu'au Calvaire: en la chargeant sur ses épaules, il se charge et se revêt de nouveau de tous les crimes du monde, pour les aller expier sur ce bois infâme.

Cà, y a-t-il encore quelque crime dont Jésus ne soit point chargé? qu'on l'apporte et qu'on le jette sur Jésus-Christ; pendant qu'il va au supplice, il ne faut pas qu'aucun lui échappe. Ah! tout y est, la charge est complète. Approchons-nous, chrétiens; et pendant que nos continuelles désobéissances, nos crimes, nos ingratitude traitent Jésus-Christ au supplice, et sont toutes entassées sur ses épaules, que chacun vienne reconnaître la part qu'il a dans ce fardeau. Hélas! moi misérable, de combien en ai-je augmenté le poids? ah! combien de crimes et d'ingratitude ai-je entassées sur ses épaules? Pleurons, pleurons, mes frères, en voyant chacun de nous cette charge infâme dont nous accablons le Sauveur: tous nos péchés sont sur lui, tous lui pèsent, tous lui sont à charge; mais ceux dont le poids est insupportable, ce sont ceux dont nous ne faisons point pénitence.

Il fallait que tout fût divin dans ce sacrifice: il fallait une satisfaction digne de Dieu, et il fallait qu'un Dieu la fit; une vengeance digne de Dieu, et que ce fût aussi Dieu qui la fit. Être attaché à un bois infâme, avoir les mains et les pieds percés; ne se soutenir que sur ses blessures, et tirer ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaissé et abattu; avoir tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; sentir cependant et sa langue et ses entrailles desséchées, et par la perte du sang, et par un travail incroyable d'esprit et de corps, et ne recevoir pour tout rafraîchissement qu'un breuvage de fiel et de vinaigre; parmi ces douleurs inexplicables, voir de loin un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable; avoir deux voleurs à ses côtés, dont l'un, furieux et désespéré, meurt en vomissant mille blasphèmes: c'est à peu près, mes frères, ce que notre faible imagination peut se représenter de plus terrible en Jésus-Christ crucifié. Ce spectacle, à la vérité, est épouvantable, cet amas de maux fait horreur; mais ni la cruauté de ce supplice, ni tous les autres tourments dont nous avons considéré la rigueur extrême, ne sont qu'un songe et une peinture, en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre l'âme du divin Jésus sous la main de Dieu qui le frappe. Figurez-vous donc, chrétiens, que tout ce que vous avez entendu, n'est qu'un faible préparatif: le grand coup du sacrifice de Jésus-Christ, qui abat cette victime publique de tous les pécheurs aux pieds de la justice divine, devait être frappé sur la croix, et venir d'une plus grande puissance que de celle des créatures.

En effet, il n'appartient qu'à Dieu de venger ses propres injures; et tant que sa main ne s'en mêle pas, les péchés ne sont punis que faiblement: à lui seul appartient de faire, comme il faut, justice aux pécheurs; et lui seul a le bras assez puissant pour les traiter selon leur mérite. «A moi, à moi, dit-il, la vengeance: eh! je leur saurai bien rendre ce qui leur est dû:» *Mihi vindicta, et ego retribuam*¹. Il fallait donc, mes frères, qu'il vint lui-même contre son Père avec tous ses foudres: et puisqu'il avait mis en lui nos péchés, il y devait mettre aussi sa juste vengeance. Il l'a fait, chrétiens; n'en doutons pas. C'est pourquoi le même prophète nous apprend que, non content de l'avoir livré à la volonté de ses ennemis, lui-même voulant être de la partie, l'a rompu et froissé par les coups de sa main toute-puissante: *Et Dominus voluit conterere eum in*

¹ *Rom.* XII, 19.

*infirmilate*¹ : Il l'a fait, dit-il, il a voulu le faire : *Voluit contere*; c'est par un dessein prémédité. Jugez, messieurs, où va ce supplice : ni les hommes, ni les anges ne le peuvent jamais concevoir.

Saint Paul nous en donne une idée terrible, lorsque, considérant d'un côté toutes ces étranges malédictions que la loi de Dieu attache justement aux pécheurs, et regardant d'autre part des yeux de la foi Jésus-Christ tenant leur place en la croix, Jésus-Christ devenu péché pour nous², comme il parle, il ne craint point de nous dire que « Jésus-Christ a été fait pour nous malédiction³ » (le grec porte, exécution), et cela de la part de Dieu : car il est écrit dans la loi, et c'est Dieu même qui l'a prononcé : « Maudit de Dieu est celui qui est pendu sur le bois⁴. » Et saint Paul nous apprend, messieurs, que cette parole était prophétique, et regardait principalement le Fils de Dieu, qui était la fin de la loi⁵ : c'est pourquoi il la lui applique déterminément. Le voilà donc maudit de Dieu : l'eussions-nous osé dire, l'eussions-nous seulement osé penser, si le Saint-Esprit ne nous l'apprenait? Mais puisque cette doctrine vient de si bon lieu, tâchons de l'entendre comme nous pourrons.

Je trouve, dans l'Écriture, que la malédiction de Dieu contre les pécheurs les environne par le dehors : *Induli maledictionem sicut vestimentum*⁶ : « Il s'est revêtu de la malédiction ainsi que d'un vêtement : » qu'elle pénètre plus avant, et qu'elle entre au dedans en s'attachant aux puissances de l'âme : *Intravit sicut aqua in interiora ejus*; et enfin qu'elle la pénètre jusque dans le fond de sa substance : *et sicut oleum in ossibus ejus*⁷ : « et comme l'huile jusque dans la moelle des os. » Jésus-Christ mon Sauveur, avez-vous été réduit à ce point? Oui, n'en doutons pas, chrétiens; la malédiction l'a environné par le dehors. Son Père, qui, durant le cours de sa vie, s'était plu tant de fois de donner des marques de l'amour qu'il avait pour lui, maintenant le laissait sans aucun secours, sans aucun témoignage de protection : faites ce que vous voudrez, je l'abandonne. Et que faites-vous? ô Père céleste? c'est alors qu'il le fallait secourir : *Ut quid, Domine, recessisti longe?* « Pourquoi vous êtes vous retiré si loin? » si loin, que vous ne paraissiez pas : *Despicis in opportunitatibus*⁸ :

¹ Is. LIII, 10.

² II. Cor. V, 21.

³ Gal. III, 13.

⁴ Deut. XXI, 23.

⁵ Gal. III, 13.

⁶ Ps. CVIII, 18.

⁷ Ibid.

⁸ Ps. IX, 22.

« Vous dédaignez de le regarder dans le temps de son besoin et de son affliction, » dans l'occasion la plus importante. Voilà les Juifs qui lui disent en termes formels, « que s'il descend de la croix, ils croiront en lui¹ : » c'est ici qu'il faudrait que les cieus s'ouvrissent; c'est le temps où il faudrait faire résonner cette voix céleste : « Ce lui-ci est mon Fils bien-aimé². » Non, le ciel est d'airain sur sa tête : bien loin de le reconnaître par aucun miracle, il retire jusqu'aux moindres marques de protection, jusque-là que les démons mêmes, sentant bien ce prodigieux abandonnement, s'avancèrent aussi contre Jésus-Christ, pour en faire le jouet de leur fureur. [Après avoir achevé toutes leurs tentations, ils s'étaient retirés de lui jusqu'à un autre temps], *Usque ad tempus*³; ce que les saints Pères interprètent du temps de sa passion⁴, qui était en effet leur temps. Et je vous laisse à penser si l'ayant remué si terriblement dans le désert, maintenant que voici leur jour, combien ils lui auront fait sentir d'outrages!

Secondement, messieurs, la malédiction de Dieu pénètre au dedans, et frappe Jésus-Christ dans ses puissances. Je remarque dans l'Écriture, que Dieu a un visage pour les justes, et un visage pour les pécheurs. Le visage qu'il a pour les justes, est un visage serein et tranquille, qui dissipe les nuages, qui calme les troubles de la conscience; qui la remplit d'une sainte joie : *Adimplebis me letitia cum vultu tuo*⁵. O Jésus crucifié! ce visage était autrefois pour vous; autrefois, autrefois; mais maintenant la chose est changée : il y a un autre visage, que Dieu tourne contre les pécheurs, un visage dont il est écrit : *Vultus autem Domini super facientes mala*⁶ : « Le visage de Dieu sur ceux qui font mal : » c'est le visage de la justice. Dieu montre à son Fils ce visage, il lui montre cet œil enflammé; il le regarde, non de ce regard doux et pacifique qui ramène la sérénité, mais de ce regard terrible « qui allume le feu devant soi : » *Ignis in conspectu ejus exardescet*⁷, dont il porte l'effroi dans les consciences; il le regarde enfin comme un pécheur, et marche contre lui avec tout l'attirail de sa justice. Mon Dieu, pourquoi vois-je contre moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés? Visage de mon Père, où êtes-vous? visage doux et paternel, je ne vois plus aucun de vos traits, je ne vois plus qu'un Dieu irrité. *Deus, Deus meus!* O bonté!

¹ Matth. XXVII, 42.

² Ibid. XVII, 5.

³ Luc. IV, 13.

⁴ S. Aug. in Ps. XXX, Enarr. II, n° 10, t. IV, col. 151.

⁵ Ps. XV, 11.

⁶ Ps. XXXIII, 1.

⁷ Ps. XLIX, 37.

ô miséricorde! ah! que vous vous êtes retirée bien loin! *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*

Troisièmement, messieurs, la malédiction de Dieu va pénétrant dans le fond de son âme : il n'appartient qu'à lui de l'aller chercher jusque dans son centre. Le passage en est fermé aux attaques les plus violentes des créatures; Dieu seul en la faisant se l'est réservé; mais aussi, quand il veut, « il la renverse, dit-il, jusqu'aux fondements : » *Commovet illos a fundamentis*¹. Cela s'appelle dans l'Écriture, briser les pécheurs : *Dominus conteret scelestos et peccatores*². Et pour donner la perfection au sacrifice que devait le divin Jésus à la justice divine, il fallait qu'il fût encore froissé de ce dernier coup : et c'est ce que le prophète a voulu dire dans ce passage, quis'entend de lui à la lettre : *Dominus voluit contere eum in infirmitate*³ : « Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité. » N'attendez pas, mes frères, que je vous représente ce dernier supplice; mais concevez seulement qu'il fallait que le Fils de Dieu sentît en lui-même une oppression bien violente, pour s'écrier comme il fit : « Et pourquoi, mon Père, m'abandonnez-vous? » il fallait pour cela que la divinité de Jésus-Christ se fût comme retirée en elle-même; ou que ne faisant sentir sa présence que dans une certaine partie de l'âme, ce qui n'est pas impossible à Dieu, qui sait diviser l'esprit d'avec l'âme, *Divisionem animæ ac spiritus*⁴, elle eût abandonné tout le reste aux coups de la vengeance divine; ou que, par quelque autre secret inconnu aux hommes, ou par un miracle, comme tout est extraordinaire en Jésus-Christ, elle ait trouvé le moyen d'accorder l'union ensemble très-étroite de Dieu et de l'Homme, avec cette extrême désolation où l'Homme-Jésus-Christ a été plongé sous les coups redoublés et multipliés de la vengeance divine. De quelle sorte tout cela s'est fait, ne le demandez pas à des hommes : tant y a qu'il est infailible qu'il n'y avait que le seul effort d'une angoisse inconcevable, qui pût arracher du fond de son cœur cette étrange plainte qu'il fait à son Père : *Quare me dereliquisti*⁵? C'est le mystère.

Pendant ce délaissement, Dieu était opérant en Jésus-Christ la réconciliation du monde, ne leur imputant point leurs péchés : en même temps qu'il frappait, il ouvrait les bras aux hommes : il rejetait son Fils, et il nous ouvrait ses bras :

¹ Matth. XXVII, 46.

² Sap. IV, 19.

³ Is. I, 28.

⁴ Is. LIII, 10.

⁵ Hebr. IV, 1.

⁶ Ps. XXI, 1.

il le regardait en colère, et il jetait sur nous un regard de miséricorde : *Pater* pour nous; *Dimitte, Deus*, pour lui. Sa colère se passait en se déchargeant; il frappait son Fils innocent, luttant contre la colère de Dieu. C'est ce qui se faisait à la croix, jusqu'à tant que le Fils de Dieu, lisant dans les yeux de son Père qu'il était entièrement apaisé, vit enfin qu'il était temps de quitter le monde. Je pourrais ici, chrétiens, vous faire une vive peinture d'un Jésus mourant et agonisant, défaillant peu à peu, attirant l'air avec peine d'une bouche toujours ouverte et livide, et traînant lentement les derniers soupirs par une respiration languissante, jusqu'à ce qu'enfin l'âme se retire, et laisse le corps froid et immobile : ce récit pourrait peut-être émouvoir vos cœurs : mais il ne faut pas travailler à vous attendrir par de vaines imaginations.

Jésus n'est pas mort de la sorte : il fait l'un après l'autre ce qu'il a à faire. Il parcourt toutes les prophéties, pour voir s'il reste encore quelque chose : il se retourne à son Père, pour voir s'il est apaisé. Voyant enfin la mesure comble, et qu'il ne restait plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il recommanda son esprit à Dieu; puis élevant sa voix, avec un grand cri qui épouvanta tous les assistants, il dit hautement : « Tout est consommé¹, » et remet volontairement son âme à son père, d'une action libre et forte; pour accomplir, mes frères, ce qu'il avait dit, que nul ne la lui ôte par force; « mais qu'il la donne lui-même de son plein gré²; » et ensemble pour nous faire entendre que vraiment il ne vivait que pour nous, puisque, notre paix étant faite, il ne veut plus rester un moment au monde. Ainsi est mort le divin Jésus, nous montrant combien il est véritable, « qu'ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin³. » Ainsi est mort le divin Jésus, « pacifiant par ses souffrances le ciel et la terre⁴. » Il est mort, il est mort, et son dernier soupir a été un soupir d'amour pour les hommes.

Et je le dis, et je le répète, et vous n'êtes pas encore attendris : et moi, pécheur, qui vous parle, plus dur et plus insensible que tous les autres, je puis vous parler encore! Il n'en est pas ainsi de ces personnes pieuses qui assistent à la mort du Sauveur Jésus : la douleur les saisit, de sorte qu'elle étouffe jusqu'aux sanglots, qu'elle ne leur permet pas même les soupirs. O Marie, divine Marie! ô de toutes les mères la plus désolée! qui pourrait ici exprimer de quels yeux

¹ Joan. XIX, 30.

² Ibid. X, 18.

³ Ibid. XIII, 1.

⁴ Coloss. I, 20.

vous vîtes cette mort cruelle? Tous les coups de Jésus sont tombés sur vous, toutes ses douleurs vous ont abattue, toutes ses plaies vous ont déchirée: votre accablement incroyable vous ayant en quelque sorte rendue insensible, le dernier adieu qu'il vous dit renouvela toutes vos douleurs et rouvrit violemment toutes vos blessures: vous étiez en cela plus inconsolable, que, bien loin de diminuer ses afflictions, vous les redoubliez en les partageant, et que vos douleurs mutuelles s'accroissaient ainsi sans mesure, et semblaient multiplier jusqu'à l'infini, pendant que les flots qu'elles élevaient se repoussaient les uns sur les autres par un flux et reflux continu. Mais quand vous lui vîtes rendre les derniers soupirs, c'est alors que vous ne pouviez plus supporter la vie, et que votre âme le voulant suivre, laissa votre corps longtemps immobile.

Ce n'est pas pour cette Vierge, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel; ils n'ont déjà plus de lumière pour elle; il n'est pas nécessaire que vous ébranliez tous les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les remettre dans leur première confusion. Après la mort de son Fils tout le monde lui paraît couvert de ténèbres; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque endroit qu'elle se tourne, ses yeux ne découvrent partout qu'une ombre de mort. Elle n'est pas la seule qui en est émue: et pour ne point parler des tombeaux qui s'ouvrent et des rochers qui se fendent, les cœurs des spectateurs plus durs que les pierres, sont excités par cette mort à componction. J'entends un centenaire qui s'écrie: « Très-certainement cet homme « était juste¹. » Tous ceux qui assistaient à ce spectacle s'en « retournaient, dit saint Luc, « tant leur poitrine: » *percutientes pectora sua revertabantur²*.

Qu'il ne soit pas dit, chrétiens, que nous soyons plus durs que les Juifs. Ah! toutes nos églises sont aujourd'hui un Calvaire: qu'on nous voie sortir d'ici battant nos poitrines. Faisons résonner tout ce Calvaire de nos cris et de nos sanglots; mais que ce ne soit pas Jésus-Christ tout seul qui en fasse le sujet. Ne pleurez pas sur moi, nous dit-il; je n'ai que faire de vos soupirs, ni de votre tendresse inutile. Pleurez, pécheurs, pleurez sur vous-mêmes: et pourquoi pleurer sur nous-mêmes? *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet³?* « Si on fait ceci dans le bois vert, que sera-t-il fait au bois sec? »

¹ Luc. XXIII, 47.

² Ibid. 48.

³ Ibid. 31.

Si le feu de la vengeance divine a pris si fortement et si tôt sur ce bois vert et fructueux; bois aride, bois déraciné, bois qui n'attends plus que la flamme, comment pourras-tu subsister parmi ces ardeurs dévorantes? etc. *

DEUXIÈME SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Comment Jésus-Christ crucifié nous apprend à discerner ce qui est digne de notre mépris. Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il voulu que sa croix fût plus un mystère d'ignominie que de douleur. Grandeur du prix auquel il nous a achetés. Estime que nous devons concevoir de nous-mêmes en qualité de chrétiens: obligations où nous sommes de vivre pour le Sauveur. Victoire qu'il remporte sur la justice de son Père par sa contrition et son obéissance profonde. De quelle manière nous devons nous unir à sa douleur qui déplore nos crimes, et à son obéissance qui les répare.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas jugé que je susse autre chose parmi vous, que Jésus-Christ, et lui crucifié. I. Cor. II, 1.

Quelque étude que nous ayons faite pendant tout le cours de notre vie, et quelque soin que nous ayons pris d'enrichir nos entendements par la connaissance du monde et des affaires, ou par celle des arts et de la nature; il faut aujourd'hui, chrétiens, que nous fassions sur le Calvaire profession publique d'une sainte et bienheureuse ignorance, en reconnaissant avec l'apôtre, devant Dieu et devant les hommes, que toute la science que nous possédons est réduite à ces deux paroles: « Jésus, et lui crucifié. » Mais nous ne devons point rougir de cette ignorance, puisque c'est elle qui a triomphé des vaines subtilités de la sagesse du monde, et qui a fait que tout l'univers révère en ce jour sacré, comme le plus grand de tous les miracles, le plus grand et le plus étrange de tous les scandales.

Mais je me trompe, messieurs, d'appeler du nom d'ignorance la simplicité de notre foi: il est vrai que toute la science du christianisme est réduite aux deux paroles que j'ai rapportées; mais aussi elles renferment les trésors immenses

* *Vidimus eum, et non erat aspectus. Is. LIII, 2.*

« Jésus-Christ défiguré, plus reconnaissable: au jardin des Olives, par la perte de son repos: entre les mains des Juifs, par la perte de sa puissance: en la croix, par l'abandonnement de son Père. »

Ces paroles, que Bossuet a écrites à la fin de son sermon, renferment le plan d'un autre discours sur la passion. (*Édit. de Défortis.*)

de la sagesse du ciel, qui ne s'est jamais montrée plus à découvert, à ceux à qui la foi a donné des yeux, que dans le mystère de la croix. C'est là que Jésus-Christ, étendant les bras, nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre des secrets de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs; en un mot, un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile et de toute la théologie chrétienne.

C'est, mes sœurs, ce qui m'a donné la pensée de vous prêcher aujourd'hui ce grand et admirable mystère, dont saint Paul nous a parlé dans mon texte: la doctrine de vérité en Jésus souffrant; la science du chrétien en la croix! O croix! que vous donnez de grandes leçons! ô croix! que vous répandez de vives lumières! mais elles sont cachées aux sages du siècle: nul ne vous pénètre, qu'il ne vous révère; nul ne vous entend, qu'il ne vous adore: le degré pour arriver à la connaissance c'est une vénération religieuse. Je vous la rends de tout mon cœur, ô croix de Jésus! en l'honneur de celui qui vous a consacrée par son supplice, dont le sang, les opprobres et l'ignominie vous rendent digne d'un culte et d'une adoration éternelle. Joignons-nous, âmes saintes, dans cette pensée, et disons avec l'Église: *O crux, ave.*

Si le pontife de l'Ancien Testament, lorsqu'il paraissait devant Dieu, devait porter sur sa poitrine, comme dit le Saint-Esprit dans l'Exode, « La doctrine et la vérité¹, » dans des figures mystérieuses; à plus forte raison le Sauveur, qui est la fin de la loi et le Pontife de la nouvelle alliance, ayant toujours imprimées sur sa personne sacrée, la doctrine et la vérité, par l'exemple de sa sainte vie et par ses actions irrépréhensibles, les doit porter aujourd'hui d'une manière bien plus efficace dans le sacrifice de la croix, où il se présente à son Père pour commencer véritablement les fonctions de son sacerdoce. Approchons donc avec foi, chrétiens, et contemplons attentivement ce grand spectacle de la croix, pour voir la doctrine et la vérité gravées sur le corps de notre pontife, en autant de caractères qu'il a de blessures, et tirer tous les principes de notre science de sa passion douloureuse.

Mais pour apprendre avec méthode cette science divine, considérons en notre Sauveur ce qu'il a perdu dans sa passion, ce qu'il a acheté, ce qu'il a conquis: car il a dû y perdre quelque chose, parce que c'était un sacrifice; il a dû y acheter

¹ Exod. XXVIII, 30.

quelque chose, parce que c'était un mystère de rédemption; il a dû y conquérir quelque chose, parce que c'était un combat: et pour accomplir ces trois choses, je dis qu'il se perd lui-même, qu'il achète les âmes, qu'il gagne le ciel. Pour se détruire lui-même, il se livre aux mains de ses ennemis; c'est ce qui consomme la vérité de son sacrifice: en se livrant de la sorte, il reçoit les âmes en échange; c'est ce qui achève le mystère de la rédemption: mais ces âmes, qu'il a rachetées de l'enfer, il les veut placer dans le ciel, en surmontant les oppositions de la justice divine, qui les en empêche; et c'est le sujet de son combat. Ainsi vous voyez en peu de paroles toute l'économie de notre salut dans le mystère de cette journée. Mais qu'apprendrons-nous pour régler nos mœurs dans cet admirable spectacle? Tout ce qui nous est nécessaire pour notre conduite: nous apprendrons à perdre avec joie ce que Jésus-Christ a perdu, c'est-à-dire, les biens périssables; à conserver précieusement ce que Jésus-Christ a acheté, vous entendez bien ce que sont nos âmes: à désirer avec ardeur ce que Jésus-Christ nous a conquis par tant de travaux: et je vous ai dit que c'était le ciel. Quitter tout pour sauver son âme en allant à Dieu et à son royaume, n'est-ce pas toute la science du christianisme? et ne la voyez-vous pas toute ramassée en mon Sauveur crucifié? Mais vous le verrez bien plus clairement, quand j'aurai établi par ordre ces trois vérités proposées qui feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne pense pas, chrétiens, qu'il y ait un homme assez insensé pour ne pas aimer les biens éternels, s'il avait pu se résoudre à mépriser les biens périssables. Sans doute notre inclination irait droitement à Dieu, si elle n'était détournée par les attaches diverses que les sens font naître pour nous arrêter en chemin: d'où il est aisé de conclure, que le premier pas dans la droite voie, et aussi le plus difficile, c'est de mépriser les biens qui nous environnent; et par une suite infaillible, que le fondement le plus nécessaire de la science dont nous parlons, c'est de savoir discerner au juste ce qui est digne de notre mépris.

Mais comme pour acquérir cette connaissance par la force du raisonnement, il faudrait un travail immense, Dieu nous ouvre un livre aujourd'hui où toutes les questions sont déterminées. En ce livre, les décisions sont indubitables, parce que c'est la sagesse de Dieu qui les a écrites: elles y sont claires et intelligibles, parce qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour les voir: enfin elles sont ramassées en abrégé, parce que, sans parta-